

La patrie suisse

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **57 (1919)**

Heft 18

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214675>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„PUBLICITAS“
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.
ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 3 mai 1919. — Mme Patet dans les airs (J. Patet). — Du soleil, de grâce ! (J. M.). — Nos futures électriques. — Autour du 14 avril 1803, suite et fin (Marc Henrioud). — Lo bon fein (L. Favrat). — Feuilleton : La maison du Chat-qui-pelote Honoré de Balzac. — Boutades.

Mme PATET DANS LES AIRS

Messieurs les rédacteurs,

Le monde est bien méchant, je viens d'en faire l'expérience une fois de plus. Parce que ma femme s'est accordé une partie en aéroplane, il n'est bruit dans notre quartier que de l'équipée de Mme Patet. On s'est même permis de faire là-dessus toute sorte de jeux de mots et de mêler l'injure de *volage* à cette envolée dans l'éther. Que l'envie rend donc bête ! Pour couper court à ces sottises, je dirai publiquement aux niais et aux jaloux, que Mme Patet est montée dans les airs du plein consentement de son mari, qui n'aurait voulu pour rien au monde contrarier une de ces envies irrésistibles qu'il arrive à la femme d'éprouver en de certaines circonstances.

Mme Patet aurait pu ne pas faire un mystère de son projet et montrer à tous qu'une simple épicière peut aller en avion aussi bien que la femme d'un colonel. Cela n'eût pas nui au négoce dont elle est l'âme. Mais, ennemie de la gloriole, elle se tut. N'étaient dans le secret que son mari et un intime de la famille, presque un parent, de la discrétion de qui nous étions sûrs. C'est lui qui, avec ma permission, voulut faire tous les frais de cette randonnée aérienne. Ceci dit, pour sécher les larmes des bonnes âmes qui ont cru devoir s'apitoyer sur la saignée dont aurait souffert la bourse du ménage.

Comment la nouvelle du voyage de Mme Patet transpira-t-elle, je me le demande encore. Au départ comme à l'atterrissage, il n'y avait d'autres témoins à la Blécherette, à part notre ami commun, que M. Bider, l'officier aviateur, et son mécanicien. Tous deux promirent aussi d'être muets comme la tombe, et ils tinrent parole.

Moi-même, j'étais resté au logis, de crainte que mon émotion ne gagnât la voyageuse. J'avoue qu'en ce faisant je méconnaissais la vaillance de ma chère compagne. Jamais elle n'eût moins peur. Elle endossa la lourde casaque de cuir et se laissa ficeler avec la même joie qu'elle eût montrée à se parer pour un bal. D'être soudain aspirée par l'air, sans une secousse, lui causa une telle extase qu'elle se mit à chanter. Il lui semblait être une alouette. Plus rien n'existait pour elle que la lumière où elle se baignait, car l'appareil plana quelque temps au-dessus des nuages. Elle ne voyait plus M. Bider, calme à son volant comme un chauffeur d'automobile. Le monde et ses misères, tout était oublié. Même elle me dit en rougissant qu'elle ne pensait plus du tout à moi. Tant de candeur désarmera-t-elle ses détracteurs ?

Quand l'aéroplane se rapprocha de la terre, il décrivit à droite et à gauche de ces brusques voltes qui font croire qu'il va chavirer au milieu

des maisons, des collines, des forêts, chavirant elles-mêmes par un effet d'optique où, paraît-il, chavire à son tour le cœur des aviateurs novices. Nulle défaillance ne s'empara de Mme Patet dans les plus étourdissants de ces virages. L'équilibre rétabli, elle contemplait avec curiosité les passants arrêtés dans les rues, pas plus gros que des pucerons, et elle se prit à rire des mortels qui se figurent naïvement occuper une si grande place dans l'univers. « Que nous sommes petits, petits ! » se disait-elle.

En atterrissant et en serrant la main de son admirable pilote, le premier mot qui s'échappa de ses lèvres fut : « Déjà ! »

Tout ceci ne met-il pas à néant la stupide légende selon laquelle Mme Patet n'aurait été mise en avion que chloroformée ? Car on a poussé l'imbécillité jusque-là.

A cela, ma femme me charge de répondre, je cite textuellement ses paroles : « Ce qu'on devrait chloroformer, ce sont les langues de vipère ; mais peut-être ne trouverait-on pas assez de chloroforme. »

Pardonnez-moi, messieurs, d'entretenir vos lecteurs de choses qui ne devaient regarder que nous-mêmes. Mais, puisqu'on a osé mettre en jeu l'honneur de ma femme et le mien, le silence de ma part eût été une lâcheté. Les honnêtes gens — il en est encore, Dieu merci — m'eussent blâmé avec raison de ne pas le rompre.

Je vous prie de croire, messieurs, aux sentiments dévoués avec lesquels j'ai l'honneur de me dire votre vieil et fidèle abonné.

J. PATET.

Pour copie conforme : V. F.

En tournant le feuillet. — On célébrait, il y a une semaine, le mariage de Mlle X. La fiancée, pourvue de toutes les qualités morales qui assurent le bonheur et l'estime dans le ménage, n'a pas, hélas ! toutes les qualités physiques qui peuvent charmer un mari.

Le pasteur, chargé de bénir les époux, leur adresse cette petite allocution, qu'il avait écrite : « Madame, il y a beaucoup de jeunes filles qui attachent leur bonheur et leurs espérances à des avantages frivoles, aux dons de la jeunesse et de la beauté. Aussi, quand la jeunesse s'en va, quand la beauté passe, les voilà désespérées et malheureuses. Vous, madame, n'avez pas cela à craindre ; vous êtes « laide... »

Ici, l'orateur s'interrompt pour tourner le feuillet.

On juge de l'effet de ce mot terrible, dit par un ministre de la vérité à une jeune fille, en présence de son époux, de ses parents, de ses amis. Un mouvement d'étonnement, presque d'indignation, parcourut l'assistance.

Mais l'orateur, qui avait tourné le feuillet et repris haleine, continua :

« ... Vous êtes l'aide et le soutien des pauvres. » — A. C.

La Patrie suisse, dans son dernier numéro, nous apporte les portraits du colonel Vondermühl et du Dr L. Paly, le bienfaiteur de l'Entlibuch ; des scènes d'actualité, avec « le départ des enfants belges »,

avec le « Chœur des Vaudoises » à Genève, le décor de « Notre Patrie », la commémoration de la bataille de Nâfels, les noces d'argent du néo-olympisme, l'arrivée des aviateurs militaires français à Lausanne ; le « Visage aimé de la Patrie », des vues du « Genève qui se transforme », et par toute une série de « Types et paysages d'Appenzell » ; des vues du château de Wartegg, de l'empereur Charles I^{er} de Habsbourg et de ses trois petits enfants.

DU SOLEIL, DE GRACE !

RIEN ne va plus. Le genre humain et l'atmosphère sont sens dessus dessous. Où allons-nous ? Qu'advient-il de nous ? Qui le sait ? Personne.

Toutes les notions de logique et de devoir sont bouleversées. Le baromètre bat la campagne. Nous palatageons, au propre — si l'on peut dire — et au figuré. C'est le royaume du roi Pétard.

Tout le monde commande ; plus personne n'obéit. Les droits ont proscrit les devoirs. Les prétentions n'ont plus de limites.

Nous sommes à fin avril, à la porte de mai, et il neige, il vente, on grelotte ; c'est l'hiver. Le blanc cru de la neige le dispute, sur les rameaux feuillés des arbres, au blanc tendre et rosé des floraisons printanières.

Il faudrait semer, planter fort et ferme pour remplir les greniers absolument dépouillés : La température s'y oppose. C'est la famine en perspective.

Il faudrait un travail intense et continu pour réapprovisionner le marché de tout espèces d'articles qui font défaut, bien qu'ils soient parmi les plus nécessaires. Or les usines sont muettes, les ouvriers font grève sur grève, sans trop savoir pourquoi, le plus souvent.

Il faudrait du combustible pour nous chauffer, puisque l'hiver s'éternise : Les mines sont désertes.

Il nous faudrait la paix, une paix réparatrice, après quatre ans de guerre, de massacres, de destructions, de désolations : C'est la lutte qui recommence, entre les classes, cette fois, et entre ceux qui, hier, étaient unis pour combattre et vaincre l'ennemi commun.

A considérer l'état actuel du monde, on n'ose guère compter sur le retour prochain de la vie « normale », que le grand nombre souhaite ardemment. Il y a trop de points noirs à l'horizon, trop de problèmes épineux à résoudre. Il y a aussi trop de parlotteurs qui s'oublient et s'épuisent en vaines conférences, tandis qu'autour d'eux les peuples, impatientés par tant de verbiage stérile, commencent à murmurer.

Mais le ciel, lui, plus raisonnable que les humains, ne recouvrera-t-il pas sa sérénité, troublée ? Ne nous donnera-t-il pas ce printemps, si impatientement attendu ? Il nous faut le ciel bleu, symbole d'espérance. Il nous faut la clarté et la chaleur réconfortantes du soleil pour dissiper les brumes morales et atmosphériques où nous sommes plongés. Il nous faut les fleurs et tout le séduisant cortège du « joli mai qui embaume » Il nous faut tout cela pour redonner la santé aux malades qui geignent dans leur lit, l'espoir et la joie à tous les humains